

FAIRE DE LA RECHERCHE ET DE LA RECHERCHE-CRÉATION EN PREMIÈRE PERSONNE

Sylvie Morais *Ph.D.* Sciences de l'Éducation

Grex, Experice, chargée de cours UQAR, UQAC

Ce texte au sujet de la recherche en première personne a été distribué à des étudiants dans des cours de maîtrise. Il voulait répondre aux questions épistémologiques que pose le point de vue *en* première personne. Il s'appuie sur mon expérience de chercheur-créateur. La question s'est posée en effet pour moi dans le domaine de l'éducation, lorsque j'avais besoin d'outils⁶ « féconds » pour avoir accès en première personne au *processus de création* en art visuel. Cette approche de la recherche m'aura permis d'élaborer ce qui en est de vivre *l'expérience formative au cœur de la création artistique*. (Morais, 2001, 2012, 2014).

D'emblée, nous pouvons dire que la première personne est le point de vue du sujet qui s'exprime grammaticalement en « je ». En recherche, l'emploi de la première personne est une modalité de production de connaissance centrée sur le récit de la vie du sujet par le sujet et donc s'établit comme source de données en « je ». C'est une approche de recherche transversale aux sciences humaines qui prend la forme de récits autobiographiques, de correspondances, de journal intime, de journal de recherche, d'histoire de vie, de mémoires ou de récits de pratiques professionnelles. Globalement nous pouvons dire que la recherche à la première personne vise la compréhension de phénomènes vécus qu'elle appréhende par le biais de productions narratives. En revanche, raconter son histoire à la première personne n'est pas décrire un vécu en première personne, et ce, malgré l'utilisation du « je ». Que ce soit sur le plan épistémologique ou méthodologique, en regard de ses enjeux ou encore en fonction de l'attitude phénoménologique qui la caractérise, la différence est décisive : « je » peut raconter des « je me souviens » de faits qui se sont passés dans son histoire, sans jamais que sa prise de parole ne soit « incarnée dans une situation personnelle spécifiée (Depraz p. 129). » Tout en maintenant la production de connaissances comme objectif, la description en première personne porte, à travers l'acte de décrire, les fondements d'une épistémologie de la recherche en première personne. Je vais donc esquisser ici quelques éléments de compréhension de façon à mieux cerner ce qui est de faire de la recherche selon un point de vue en première personne.

LE POINT DE VUE EN PREMIÈRE PERSONNE

Deux voies semblent possibles pour accéder à l'expérience subjective : la première passe par la médiation des textes, mais il ne s'agit que d'une médiation, puisque ce qui est visé est ce à quoi ils se réfèrent. La seconde est celle de l'accès en première personne à sa propre expérience. Pierre Vermersch

Il n'y a pas si longtemps nous pouvions affirmer sans trop d'hésitation : « Je vois un ours, j'ai peur, je tremble. » Même si nous artistes, poètes, écrivains, comédiens, pédagogues perceptifs et autres praticiens d'approches artistiques, avons l'intuition que les choses se passent autrement au niveau du corps, c'est à la recherche neuroscientifique et à ses analyses de la dynamique de l'expérience par imagerie cérébrale, que nous devons aujourd'hui cette affirmation : « Je vois un ours, je tremble, j'ai peur ». Comme si à la vue d'un ours le corps s'était déjà mis à trembler, avant même que la conscience puisse reconnaître sa peur. Mais alors comment et à quelles conditions mon corps tremble-t-il ? Quelles mémoires biographiques font qu'à la vue de l'ours, je tremble ? Par quel processus incarné trembler en vient-il à ma conscience ?

C'est donc au « je tremble » que s'intéresse la recherche en première personne. Elle étudie cette conscience qui prend conscience d'elle-même. Elle se tourne vers ce *corps* encore sans *je* pour se dire lui-même. Elle verbalise le déjà là, le pressenti, le perçu, le mémorisé, l'implicite, l'obscur, bref la recherche en première personne s'intéresse au *préréfléchi* de l'expérience. Bien évidemment elle ne se

⁶ Entretiens d'explicitation et auto-explicitation, voir Pierre Vermersch (2006, 2012) et bon nombre d'article sur le site www.grex2

penchera pas sur les causes de la peur et donc elle ne va pas interroger l'ours. aussi sans cesse au fil du temps. Mais elle va rencontrer l'expérience, ce vécu en première personne, qui parle de nous depuis ces régions encore ignorées de nous-mêmes.

Donc, en supposant que ma question de recherche est l'expérience de l'ours (!), moi, chercheur radicalement en première personne (Vermersch, 2012) ayant vécu cette expérience singulière qu'est de rencontrer un ours, je vais étudier comment j'en suis venu à trembler et comment mon corps tremblant s'est accordé à ma conscience.

Mais laissons l'ours dans ses bois⁷ si vous le voulez bien, pour déployer les conditions de possibilité d'une telle recherche.

Le point de vue en première personne n'est pas celui de n'importe quel « je ». C'est un « je tremble » perceptif, un corps-je (Morais, 1999), c'est le point de vue du sujet sur son expérience subjective. Il porte essentiellement sur ce qui peut faire sens pour lui dans son rapport singulier au monde, aux autres et à lui-même. « Ce point de vue est unique en ce sens qu'il ne qualifie que celui qu'un sujet a par rapport à lui-même. » (Vermersch, 2012). Le point de vue en première personne se définit en quelque sorte par le fait que le sujet déploie verbalement son expérience sous toutes ses facettes, qu'il décrit une expérience subjective effectivement vécue et donc singulière⁸. Son domaine est limité à ce qu'il peut être conscient réflexivement de ses actes, de ses impressions, de ses processus, de ses états mentaux.

Le point de vue en première personne recouvre bon nombre de démarches et de recherches, et d'aussi nombreuses disciplines ou domaines qui sollicitent l'expression du sujet sur son expérience subjective. Plus radicalement encore, le point de vue en première personne est précisément celui du chercheur sur lui-même (Vermersch, 2012). Il faudra insister toutefois sur le fait que conduire ce type de recherche, saisir, décrire, analyser son propre vécu est beaucoup plus difficile qu'il ne le semble. D'abord parce qu'elle implique une autoréférence qui commande de se dégager (suspendre) de ce qui se donne spontanément dans l'immédiateté de la conscience. Ensuite parce qu'il s'agit d'une rétro-référence impliquant de se tourner vers un vécu passé et enfin d'une métraréférence (un travail de réfléchissement). Trois niveaux d'exigence donc, trois couches de compréhension qui donneront à voir (et à entendre) le préréfléchi de l'expérience :

« Le *préréfléchi* est cette part de l'expérience vécue qui n'est pas consciente d'elle-même au moment où elle est vécue, mais qui est susceptible de le devenir moyennant un travail cognitif particulier constitué de "gestes intérieurs" précis qui se travaillent et qui s'apprennent. Ce travail de réfléchissement [qui ne doit pas être confondu avec une "réflexion" au sens banal du terme] permet de passer d'une conscience *préréfléchie* non réflexivement consciente, directe, "en acte", à une conscience réfléchie. » (Petitmengin, 2001)

Comme le fait remarquer Pierre Vermersch (2012), il faut avoir vécu ce type d'exercice pour en mesurer toute la difficulté et comprendre qu'il s'agit bien là d'une pratique, rigoureuse et disciplinée, qui demande un apprentissage, beaucoup d'exercices et de l'entraînement.

Qu'on le nomme phénoménologique parce qu'il s'intéresse à « ce qui apparaît » (Merleau-Ponty), qu'il se revendique de la phénoménologie pour son caractère pratique (Depraz), qu'il procède de la vitalité heuristique dans l'esprit de la découverte, voire qu'il s'inscrive littéralement dans les principes d'une exploration créatrice, le point de vue en première personne comble un manque en recherche, notamment dans différents domaines : les arts, l'éducation, la sociologie, la psychologie par exemple. Parce qu'il offre la rigueur méthodologique d'une approche introspective à partir de ce que le sujet peut conscientiser. Par ailleurs, l'avancée des recherches sur le terrain des neurosciences (Varela, Bitbol, Petitmengin) et aussi bon nombre d'études consacrées à la conscience et aux méthodes en première personne situent cette recherche au cœur du débat scientifique contemporain. De plus,

⁷ Même si ici je fais un clin d'œil à celui que je ne laisse pas!

⁸ Ce qui s'oppose à tout ce que le sujet peut dire d'un point de vue de nulle part, c'est-à-dire sans référence à lui-même et à son vécu. Le fait qu'un sujet exprime une théorie par exemple ou fait des commentaires ou porte des jugements n'est pas de la recherche en première personne. Voir Pierre Vermersch dans Questions sur le point de vue en première personne. www.grex2

concernant la phénoménologie d'un point de vue purement philosophique, les recherches première personne de Natalie Depraz s'inscrivent dans un courant d'une phénoménologie pratique et ouverte.

L'EXPÉRIENCE AU PRIMAT DE LA QUESTION

Faire de la recherche, c'est faire œuvre utile dans le sens d'une contribution scientifique [c'est-à-dire apporter une nouvelle] valeur de connaissance ou une compréhension explicite qui s'efforce de rendre compte de la complexité de la vie et de ses multiples aspects.

Chantal Deschamps, (1987)

Fonder une telle contribution, dans le domaine de la recherche et de la recherche-crédation en première personne consiste à apporter une conscience réfléchie sur la vraie nature d'expériences humaines. À cette fin, une méthode de description et d'explicitation (Varela, Depraz & Vermersch, 2001) se détournera des présupposés théoriques pour tendre vers une connaissance en acte implicite à l'expérience.

« Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde vécu et si nous voulons penser la science elle-même avec rigueur, en apprécier exactement le sens et la portée, il nous faut réveiller d'abord cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde. » (Maurice Merleau-Ponty, 1945)

L'expérience avant la théorie, le vécu précède la science, tel est le message que semble vouloir porter Merleau-Ponty (1945) lorsqu'il définit la phénoménologie dans *La phénoménologie de la perception*. La science est dans le monde et elle ne le remplace pas. Et la phénoménologie choisit quant à elle d'en faire une description. L'objet scientifique de la recherche en première personne n'est donc pas le monde en tant que tel, mais littéralement sa description. Décrire l'expérience du monde, la mienne, décrire ce monde tel que je le perçois, avant toute analyse, avant toute théorie, préjugé, précompréhension ou représentation. Car c'est bien de la perception du monde en première personne qu'il s'agit :

« J'ai commencé de réfléchir, ma réflexion est réflexion sur un irréfléchi, elle ne peut pas s'ignorer elle-même comme événement, dès lors elle s'apparaît comme une véritable création, comme un changement de structure de la conscience, et il lui appartient de reconnaître en deçà de ses propres opérations le monde qui est donné au sujet parce que le sujet est donné à lui-même. Le réel est à décrire, et non pas à construire ou à constituer [...] .»

La recherche et la recherche-crédation en première personne procéderaient donc sur les bases « descriptives » de la phénoménologie. Elle veut décrire le réel, décrire ce qui se passe dans le monde, depuis là où je le perçois.

Et il faut savoir aussi que lorsque je décris ce réel, je suis dans le réel, je suis mon corps qui réfléchit. Je suis dans le monde que je décris. Je ne peux pas m'en extraire ni prendre de recul absolu, et encore moins poser un regard « objectif » sur lui. Alors je réfléchis avec mon expérience, je suis mon expérience qui apparaît au moment où j'avance avec elle lorsque je me fais « marcheur phénoménologue » (Morais, 2013), et j'accompagne mon expérience en la décrivant. La recherche s'appuie donc sur une phénoménologie comme une « science de l'apparaître », une affaire de sens qui advient au cœur d'une démarche descriptive qui vise le monde. Une démarche singulière où il y a forcément, insiste Merleau-Ponty, de la subjectivité. Et c'est en cela que la recherche et la recherche-crédation en première personne ouvrent un nouvel horizon de connaissance porteur de tout le potentiel de l'expérience humaine.

« Le monde phénoménologique, c'est non pas de l'être pur, mais le sens qui transparaît à l'intersection de mes expériences et à l'intersection de mes expériences et de celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres; il est donc inséparable de la subjectivité et de

l'intersubjectivité qui font leur unité par la reprise de mes expériences passées dans mes expériences présentes, de l'expérience d'autrui dans la mienne. » (Merleau-Ponty, 1945)

Chercheurs et chercheurs créateurs en première personne, nous nous accompagnons nous-mêmes dans notre expérience du monde, parce qu'en réalité il n'y a pas d'autre monde que celui formé à travers les expériences qui s'offrent à nous et qui font de nous ce que nous sommes (Varela, 1989).

APPERÇU ÉPISTÉMOLOGIQUE

*Connaître c'est savoir comment agir sur une réalité
dans une situation singulière incarnée.*

Natalie Depraz

Puisant dans la tradition Husserlienne, l'expérience humaine, vue par l'entremise d'une relation intentionnelle — l'intentionnalité —, s'étudie non plus comme étant une chose observable, mais précisément comme un vécu. Et étudier un vécu, appelle une posture épistémologique particulière qui dépasse la compréhension cartésienne de la relation sujet/objet. En effet, il s'agit d'étudier les modes intentionnels par lesquels le sujet entre en relation avec les choses qui l'environnent. Le principe d'intentionnalité participe donc à une épistémologie toute différente : sujet et objet n'étant plus des entités séparées, il s'agit d'étudier le lien structurel qui les unit. À partir de ce postulat du mode intentionnel, Merleau-Ponty affirme que :

« Le rapport du sujet et de l'objet n'est plus ce *rapport de connaissance* dont parlait l'idéalisme classique et dans lequel l'objet apparaît toujours comme construit par le sujet, mais un *rapport d'être* selon lequel paradoxalement le sujet est son corps, son monde et sa situation qui en quelque sorte s'échange. » (1996, p.89).

Cette idée nous écarte donc définitivement de la connaissance d'un monde physique et nous invite à se tourner vers sa dimension phénoménale : celui de la conscience ouverte en tant qu'elle vise le monde. C'est l'idée de cette « ouverture au monde » qui fait l'originalité de la pensée de Merleau-Ponty : « Par cette dimension intentionnelle, la conscience devient ainsi "ouverture" qui permet au monde de se révéler en construction lorsqu'elle se tourne vers lui. » (Delefosse, 2001, p.152). De là, si la tradition voulait que l'expérience vécue soit derrière nous, Merleau-Ponty (1945) l'envisage quant à lui comme étant devant soi, comme une ouverture. Un mouvement d'être ouvert au monde, sujet et objet liés en son champ de présence et à partir duquel nous nous comprenons. En bref, nous sommes des êtres intentionnels, capables de nous définir par nos objectifs, nos motivations, nos perspectives, et donc capables aussi de diriger notre conscience vers l'orientation que l'on se donne et de lui donner sens. (Merleau-Ponty, 1945).

De là, nous en appelons à une posture épistémologique spécifique. Il s'agit de retourner vers son champ de présence au monde, vers les existentiels qui constituent l'espace de ce champ. C'est-à-dire se tourner vers nos mémoires biographiques, celles à partir desquelles nous donnons sens à ce qui nous est donné de vivre. Les existentiels — spatialité, relationalité, corporéité, temporalité, historicité, humanité, formativité — sont ces « structurants a priori » qui nous met dans notre mouvement d'être au monde. Ils sont des conditions de possibilité, sans eux il n'y aurait d'expérience. C'est depuis nos existentiels, dirons-nous depuis nos mémoires engrangées de nos relations avec les autres, à l'espace, au temps et à nous mêmes que nous donnons sens à ce qui nous est donné de vivre. Je suis donc au monde avec mes existentiels et en même temps je suis limité par eux. Ils font de moi ce que je suis et ils donnent sens à ce que je vis. Dans une note, Merleau-Ponty (1964, p.234) précise la notion d'existential :

« En réalité, ce qui est à comprendre, c'est, par-delà les "personnes", les existentiels selon lesquels nous les comprenons, et qui sont le sens sédimenté de toutes nos expériences volontaires et involontaires. Cet inconscient à chercher, non pas au fond de nous, derrière le dos

de notre “conscience”, mais devant nous, comme articulation de notre champ. Il est “inconscient” parce qu’il n’est pas *objet*, mais il est ce par quoi des objets sont possibles, c’est la constellation où se lit notre avenir [...]. Ces existentiels, ce sont eux qui font le *sens* (substituable) de ce que nous disons et de ce que nous entendons. Ils sont l’armature de ce “monde invisible” qui, avec la parole, commence d’imprégner toutes les choses que nous voyons [...]. »

La recherche et la recherche-création en première personne se penchent donc sur l’expérience humaine depuis l’être au monde du sujet en terme d’ouverture à son champ de présence dans sa dimension existentielle : cette conscience intrinsèque et incontournable de l’être homme.

Dès lors que cette recherche appelle une rupture avec les conceptions classiques et les théories traditionnelles qui comportent une séparation entre « sujet » et « objet ». Elle fait fond sur un changement de paradigme concernant le statut de même la phénoménologie. Elle se situe en effet, dans l’esprit d’un renouvellement de la phénoménologie entendue comme « pratique concrète 9 » (Francesco J. Varela (1989), Pierre Vermersch (2006) et de Nathalie Depraz (2006).

« La phénoménologie ici revendiquée se caractérise par sa mise en œuvre, sa dimension opératoire, procédurale ou performative, bref, sa *praxis*, bien plutôt que par sa systématique théorique interne, sa visée de connaissance et de justification apriorique et apodictique des connaissances. »

La phénoménologie pratique n’est donc pas une « théorie de la connaissance » au sens de certaines traditions rationalistes. Elle produit une connaissance qui s’active dans un faire. Le chercheur, ou le chercheur-créateur en première personne, engagé dans la description d’un vécu singulier verbalise essentiellement comment il vit les choses dans le contexte particulier de ce vécu. Selon cette orientation pratique de la phénoménologie, la connaissance qu’il produit demeure inachevée et ouverte aux possibilités à venir.

C’est donc depuis l’horizon d’une pratique qu’il conviendra d’apprécier la justesse d’une de phénoménologie concrète (Depraz). Une perspective amorcée par Husserl, et qui consiste à faire de la conscience une structure dynamique d’ouverture au monde, aux autres et à soi-même. Dès lors que nous avons compris que cette dynamique s’enracine dans notre corporéité, la méthodologie sera procédurale. C’est-à-dire que c’est la description en elle-même, pour sa dimension « en acte » ou « en devenir », guidera le travail du chercheur et se portera garant du fondement de son épistémologie :

« Autant dire, corollairement, qu’il s’agit de s’engager directement dans la description de phénomènes nouveaux, de r effectuer certaines descriptions pour les affiner, les confirmer ou les infirmer plutôt que de discuter les descriptions des autres phénoménologues, antérieurs ou contemporains, ou encore de remettre en cause leurs arguments doctrinaux. Refuser de perpétuer la logique infinie du commentaire au nom d’une exigence exploratoire seule à même de renouveler la démarche phénoménologique comme méthode de description et d’explicitation catégorielles, tel est le pari. » (Depraz, Vermersch, Varela, 2001)

Si telle est l’orientation que se donne la recherche et la recherche-création en première personne, reste à définir la posture du chercheur. En adoptant le caractère pratique de la phénoménologie, il voudra rompre avec l’habituel, le conventionnel, parce que cette rupture est la condition de la découverte du monde vécu. Et l’idée même de rompre avec l’ordinaire le renvoie au fondement épistémologique de la phénoménologie. Ceci implique pour lui un réel changement d’attitude face à son expérience. Et puis son exploration aura un destin, une visée, une orientation, un projet de « dégager les effets de surface » pour ne laisser « transparaître que l’effort de pensée ». Comme l’artiste il ne saura pas à l’avance ce qui se donnera de l’œuvre en train de se faire. Comme l’artiste, il n’accordera son assentiment que lorsque sa description traduira, dans une parfaite transparence, son vécu subjectif. Faire de la recherche et de la recherche-création en première personne c’est donc s’inscrire dans une « exploration créatrice » qui demande au praticien chercheur de développer des aptitudes d’ouverture et d’attention, de lâcher-prise et d’accueil.

⁹ Depraz, la phénoménologie une pratique concrète

Sa culture phénoménologique le poussera à retourner aux choses de sa vie telles qu'il les a véritablement vécues. Son approche sera davantage une mise à l'épreuve de son vécu que son récit, une pratique de recherche vécue comme une expérience. Il prendra le risque de l'émergence et provoquera l'inattendu, il sera pris dans l'imprévisible de ce sens qui se crée comme un avènement à la conscience. Son approche introspective comprendra la structure de l'expérience de la vie et de l'action, en relation constante avec son environnement, de façon à développer une conscience élargie de son expérience.

Chercheurs et chercheurs-créateurs en première personne nous pratiquons la phénoménologie, comme se pratique un art ou un sport, en s'engageant dans une démarche fondée sur une posture épistémologique qui comprend des attitudes, des règles et des conditions qui rendent possible le dévoilement des choses elles-mêmes : les données pré-réfléchies d'un vécu singulier.

RETROUVER LA MÉMOIRE CRÉATRICE

« *La mémoire est une dimension de la conscience que tout individu a d'exister.* » Bergson

Retrouver la mémoire créatrice donne le ton « paradoxal » de la recherche en première personne. La proposition est de faire émerger le sens de l'expérience vécue. C'est-à-dire faire ressortir la teneur du vécu, intuitive de sens conformément à l'exigence husserlienne de la vérité comme « évidence » (Depraz). Plutôt que de faire fond d'un concept ou d'une théorie comme cadre formel de référence, on mettra de l'avant un sens de la vérité qui puise sa validité interne dans l'expérience du sujet-chercheur, depuis son expérience subjective, en faisant appel à son aptitude à vérifier par lui-même l'exactitude de son vécu.

À l'instar de Bergson, cela ne veut pas dire se tourner vers un soi déjà là, derrière soi, mais au contraire il s'agit de prendre le risque du présent, de se laisser pénétrer par ce qui émerge de son passé pour s'engager dans son expérience et dans la création de son sens. C'est ce que Proust nomme notre *mémoire involontaire* (Kristeva, 1994) : ce sont les restes de notre passé, qui émergent au présent et qui permettent de fonder notre avenir (Merleau-Ponty). Reconsidérer un événement à la lumière de cette mémoire involontaire est une façon de croire qu'il est possible de s'inventer à nouveau, de se redessiner, de se réorganiser, de se créer soi-même.

Ou encore s'agit-il de trouver « [...] une nouvelle manière d'habiter le temps. »¹⁰ Bergson fut l'un des premiers à repenser le temps vécu. Sa thèse s'appuie sur la perception du temps qu'il définit en terme de durée (2010). À l'écart du temps chronologique, Bergson affirme que le temps « réel » n'est pas seulement la succession de moments immobiles, il est aussi création. Le temps vécu n'est pas que passage ou écoulement, il est aussi changement, transformation, ouverture du possible. « Retrouver le temps serait le faire advenir : extraire le senti de son appartement obscur; l'arracher à l'indicible; donner signe, sens et objet à ce qui n'en avait pas. » (Kristeva, 1994, p.418). Ce temps vécu s'inscrit à même l'action de celui qui, tout en faisant, se fait lui-même et agit sur sa propre transformation : « Retrouver la mémoire ce serait la créer, en créant des mots, des pensées à neuf. » (Kristeva, 1994, p.458). C'est toute la problématique de la description de la madeleine de Proust.

Chercheur en première personne je reconsidère cette notion du temps retrouvé : en retrouvant ma mémoire créatrice j'advient, je rends possible la prise de conscience de mon expérience éprouvée dans le temps (Bergson, cité dans Barnier, 2003) et ce faisant je me crée moi-même. Je deviens mon expérience de recherche, ce terrain où se manifeste le monde, où des phénomènes sont perçus comme des messages que seule ma conscience peut créer en termes de sens. Je suis *l'agir en train de se réaliser* (Varela). Et donc disposé à me transformer à travers le scénario du monde que je mets en place.

¹⁰ (Taylor, 1998, p.577).

LA POÉTISATION

Les vers ne sont pas des sentiments (on les a toujours assez tôt) ce sont des expériences

Rainer Maria Rilke. *Les cahiers de Malte Laurids Brigg 1929 p.25 (1966 Paris seuil)*

F. Hölderlin, *En ce bleu adorable*, 1823

Riche en mérites, mais poétiquement toujours, sur terre habite l'homme, la parole d'Hölderlin a donné lieu à une conférence sur l'« habiter » (Heidegger, 1951). Si l'homme est au Monde, c'est par le langage qu'il le convoque et l'organise. D'où le rôle primordial qu'Heidegger (2006) donne au langage, à l'expression et à la poésie :

« L'homme parle seulement pour autant qu'il répond au langage en écoutant ce qu'il lui dit. Parmi tous les appels que nous autres hommes pouvons contribuer à faire parler, celui du langage est le plus élevé et il est partout le premier. Le langage nous fait signe et c'est lui qui, le premier et le dernier, conduit ainsi vers nous l'être d'une chose. »

La *poiésis* voilà donc notre habitat. Telle est notre maison, ce creuset symbolique et biographique niché au cœur de l'existence humaine. Habiter en poète c'est être à la fois le metteur en scène d'un monde et créateur de sa propre expérience. Un double jeu qui traduit bien l'étymologie du mot *poiésis* : création et production, un « faire avec » et un « faire dans ». La *poiésis* crée un langage qui se déploie à l'horizon du collectif et en même temps ce langage finit par parler de nous. Je dirais donc pour l'instant que la *poiésis* est une technique de poétisation, qui tend vers le collectif et permet à chacun la **biographisation** de sa maison : sa relation au monde, à l'espace, au temps, aux autres et à lui-même.

Dans la recherche en première personne, le chercheur, toujours et en même temps interroge le monde et se constitue à travers lui. Il ancre sa *poiésis* dans un faire, dans une technique de poétisation, parce que toute forme d'expression d'écrits, d'images, de mouvements, de sons est une possibilité pour lui d'avoir accès au monde et d'éveiller sa conscience tout en créant une réalité à travers laquelle il se met en quête de lui-même. À la fois biographisation et poétisation le chercheur-créateur en première personne, accède à cette double réalité : « Créer c'est aussi se créer soi-même » Bergson.

Le chercheur génère un **visible** et un **invisible** (Merleau-Ponty, 1964). Il se fait metteur au monde d'un invisible (de l'imaginaire, de la pensée, du rêve, de l'intuition) et il « artefacte » le visible (ses insondables, son intuition, ses impensés, son vécu, un *préréfléchi*). Parce que derrière sa *poiésis*, il y a des intentionnalités¹¹ induites et des intentions conduites. C'est-à-dire un sens induit et acté par son intentionnalité et en même temps toutes les intentions conscientes qu'il met en œuvre pour transmettre une expérience. Avec sa création il *met au monde* de l'invisible dans l'ouverture duquel il y a du collectif et il *crée un monde* visible lorsqu'à la fin il est étonné de se voir transformé par lui.

Penser la *poiésis* comme une mise au monde et une création d'un monde, c'est revenir sur un long débat sur le « qui quoi donc » peut bien enclencher dans la création de l'œuvre artistique cette interaction entre naissance et création du monde? Même les courants les moins post-modernes ne peuvent s'absoudre de cette ambiguïté : dans la *poiésis*, quelque que soit la forme artistique qu'elle peut prendre, il y a *la création de ce qui va être découvert*. L'artiste, dévoile ce qu'il crée. Même celui qui travaille à la compréhension de cette *mise au monde/création du monde* n'est pas toujours pleinement conscient de celle-ci, ni des tenants et des aboutissants de cette relation tendue entre ces deux réalités : essence et existence. Que

¹¹ Lorsqu'il s'ouvre en son champ présence avec ses existentiels qui le détermine comme son être au monde.

pouvons-nous en savoir exactement? Que devons-nous à toutes ces expériences qui se sont sédimentées par couches successives du fond de nous-mêmes et se révèlent en poème?

Comment poétiser?

À l'instar d'Élise Derroitte, il s'agit de combiner deux opérations qui consistent d'une part à subjectiver l'expérience collective et d'autre part de parvenir à objectiver l'affectivité vécue. C'est ce que Benjamin construit lorsqu'il analyse la créativité de Hölderlin. Il définit un cadre dans lequel les conditions de la création peuvent être construites. Et ce cadre, c'est le dictamen. Il s'agit du « présumé du poème (...) (de) la structure à la fois spirituelle et sensible du monde dont le poème est le témoin »¹². Le dictamen n'est donc pas l'œuvre en tant que telle, et n'est pas non plus la seule biographie du poète. Le noyau poétique est la structure d'identité entre le sensible (l'affectivité du sujet) et le spirituel (la visée d'un objet). Il s'agit d'un espace de tension dans lequel l'artiste voit le monde comme possible, qu'il l'appréhende dans sa plasticité. Cet espace est une structure au sein de laquelle le sujet et l'objet sont définis par leur interpénétration. La production poétique est une formalisation des plus radicales du rapport du sujet au monde et apparaît comme un lieu d'appropriabilité pour les sujets de leur être au monde.

Penser la création comme le résultat d'une poétisation est rendu possible par la position que l'artiste a prise face au monde. Le *Gedichtete* est donc la structure dans laquelle le l'artiste peut laisser le monde agir en lui, et dans laquelle il est interpellé par le monde. La tâche du poète est donc avant tout de voir comment le monde agit en lui, comment il peut se saisir du monde dans leur mutuelle transformabilité. En ce sens, le dictamen est « une certaine attitude face au monde (...) qui, à mesure [qu'elle] est plus profondément compris[e], devient moins un caractère individuel qu'une relation de l'homme au monde et du monde à l'homme »¹³.

Nous sortons ici des deux formes de conceptualisation de l'art qui étaient, d'une part, la simple réaction à un discours déconnecté de l'expérience ou, d'autre part, la pure expression sans création d'une affectivité qui ne parvenait pas à se transformer en une forme communicable. Dans la construction d'une théorie esthétique critique chez Benjamin, la création n'est ni la simple réaction à ce qui existe qui ne s'appuierait pas sur un processus de subjectivation du monde par le sujet, ni la pure catharsis d'une émotion qui ne parviendrait pas à s'objectiver dans un langage artistique. L'analyse benjaminienne permet de rompre ainsi avec des processus historiques concentrés sur la seule objectivation ou la seule subjectivation afin de faire fonctionner ces deux opérations en miroir et produire une forme qui soit le résultat d'une expérience vécue transformée en expérience partageable.

Ce long parcours de poétisation élaboré Élise Derroitte propose de repenser le champ de l'art comme un champ de transformation du monde par l'auto-apprentissage des acteurs. Ce que Benjamin identifie comme étant la tâche de l'artiste, consiste en l'opération du croisement de l'objectivation de l'expérience individuelle et de la subjectivation de l'expérience collective, rendant compte de la plasticité du monde et de la possibilité de transformation du sujet. Le chercheur-créateur en première personne, voit comment le monde agit en lui, comment il peut se saisir du monde dans leur mutuelle transformation.

¹² BENJAMIN W., Deux poèmes de Friedrich Hölderlin, « le courage du poète » et « timidité », trad. de l'allemand par M. de Gandillac, revue par P. Rusch, in Œuvres I, Paris, Gallimard, 2000, p. 92, (GS II, 1, p. 105).

¹³ Ibid., p. 119, (GS, II, 1, p. 123)

La recherche-création en première personne est pure  poch .

LA MÉTHODE : L' POCH 

« Au cœur de la dynamique structurelle de l'avènement à la conscience : l'* poch * ».

N. Depraz

Qu'il s'agisse de recherche ou de recherche-création en première personne, la méthode, issue de la logique descriptive de la phénoménologique est la pratique de l'* poch *. Elle est cette méthode qui permet d'entrer véritablement en contact avec l'expérience telle qu'elle a été vécue. En tant que pratique, elle prend pour guide l'expérience subjective, depuis notre champ de présence au monde (les existentiels). Elle s'inscrit dans une procédure qui vise à « ressaisir les différentes étapes du processus par lequel advient à ma conscience claire cette chose de moi-même, le pré-r fl chi¹⁴. »

Pratiquer l'* poch * fait appel à une posture qui consiste à mettre entre parenthèses les connaissances pr th oriques ou pr comprises relatives à une expérience. Ce comportement sous-entend l'usage d'une modalité de production de données. * poch * (prononcer «  poqu  »), un mot grec signifiant arrêt, ou suspension. C'est le terme qu'utilise Husserl pour désigner la « mise hors-jeu » des attitudes naturelles à l'égard du monde objectif. La pratique de l'* poch * est un processus d'émergence de la pensée mis en acte au cœur de la dynamique structurelle de l'avènement à la conscience (Depraz, Varela & Vermersch, 2000). L'épistémologie qu'elle soulève est inséparable de la pratique qui l'engage. C'est-à-dire qu'elle fait appel à la phénoménologie pour sa dimension « pratique » et se caractérise par sa mise en œuvre, sa dimension opératoire, procédurale, en bref par sa *praxis*. (Depraz, Varela & Vermersch, 2000).

« La phénoménologie, en portant l'accent sur la description de la genèse d'un phénomène, qu'il soit interne ou externe, en promouvant une méthode de description l' poch  (Husserl) qui, dans sa différentiation interne en conversion suspension et variation, épousant ce processus, ce mouvement d'émergence des pensées, s'inscrit dans ce souci exemplaire de mise en œuvre pratique, comme processus d'émergence de la pensée en acte. »

L'* poch * s'exerce de façon méthodique selon certains gestes issus de la réduction phénoménologique, c'est-à-dire opérer un déplacement de son attention, pour se mettre en relation avec l'expérience telle qu'elle a été vécue avant qu'elle soit nommée.   la lumière de la figure qui suit, la pratique de l'* poch * est constituée d'un cycle de trois phases :

- a) Suspension – mettre hors-jeu les thèses « naïves » du monde.
- b) Conversion – retourner le regard vers l'intérieur, vers les conditions *a priori* de l'apparaissant.
- c) L cher-prise – accueillir la structure intentionnelle de la conscience, les existentiels.

Concept opérant donc de la procédure méthodologique, la visée de l'* poch * est de « faire advenir » et de « laisser paraître » les données subjectives d'expériences singulières de la vie humaine. La pratique de l'* poch * est d'un apport considérable pour le développement d'une méthodologie de recherche en première personne et de recherche-création en première personne. Il faut insister toutefois sur le fait

¹⁴ Varela Depraz Vermersch

qu'il s'agit d'une méthode dont l'épistémologie est inséparable de la dynamique qui engage le chercheur tant sur le plan opérationnel que sur le plan comportemental. Autrement dit, la pratique de l'*epochè* déploie sa méthodologie depuis le cadre de sa philosophie qui commande une manière de faire de la phénoménologie et en appelle à une manière d'être phénoménologue.

Pour conclure

Le chercheur en première personne se met donc en marche avec son expérience vécue qu'il décrit en pratiquant l'*epochè* à chacune des étapes de son avancée : penser, explorer, analyser, comprendre une expérience humaine. Et sa méthode prend l'allure d'une pratique concrète, une méthode qui ressemble davantage à une épistémologie, comme une manière de faire de la recherche et une manière de connaître. La recherche selon un point de vue en première personne, n'est donc pas un appel sauvage ou anecdotique de l'expérience, ni même à l'existential au sens lyrique, sentimental ou psychique, mais une production de connaissance sur l'expérience vécue en première personne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benjamin, W. (2000). *Œuvres (I-II-II)*. Folio essais. France, FR : Gallimard.
- Benjamin, W. (1991). *Le narrateur, écrits français*. Paris, FR : Gallimard.
- Bergson, H. (2010). *Matière et mémoire*. France, FR : Quadrige.
- Bergson, H. (2009a). *La pensée et le mouvant*. France, FR : Quadrige.
- Bergson, H. (2009b). *L'évolution créatrice*. France, FR : Quadrige.
- Depraz, N. (1999). *Écrire en phénoménologie : une autre époque de l'écriture*. France : Encre Marine.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. France : Armand Collin.
- Depraz, N., Varela F.J., Vermersch P. (2011). *À l'épreuve de l'expérience. Pour une pratique phénoménologique*. Bucarest : Zetabooks.
- Depraz N., Varela F.J. & Vermersch P. (2000). La réduction à l'épreuve de l'expérience. *Études phénoménologiques*, 15, 165-184.
- Kristeva, J. *Le temps sensible*. Paris, FR:PUF
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Paris, FR : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1975). *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*. Paris, FR : CDU.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris, FR : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde*. Paris, FR : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, FR : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1996). *Sens et non-sens*. Paris, FR : Gallimard.
- Morais, S. (1999). *Une rupture de discours entre l'artiste et le pédagogue : une expérience esthétique compromise?* Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski.
- Morais, S. (2005). La pratique artistique comme lieu d'émergence de la formativité humaine : une approche phénoménologique. *Trouver l'équilibre herméneutique*. Dans Educational Insights, 9(2).
[<http://www.ccfi.educ.ubc.ca/publication/insights/v09n02/articles/morais.html>]
- Morais, S. (2010) *Etude de l'expérience de la formation de soi dans l'expression plastique* Communication au colloque des doctorants de l'école doctorale ÉRASME, Université Paris13/nord, FR : Paris, 6 et 7 décembre 2010. (À paraître en ligne)
- Morais, S. (2012). *L'artistique comme pratique de soi en formation : une approche phénoménologique*. Thèse de doctorat, Université Paris 13, Paris.

- Morais, S. (2013). *De l'explicitation ou de la formation en acte : sous l'influence de la psychophénoménologie*. Publié dans le journal du Grex. Groupe de recherche sur l'explicitation. N° 100 2013 <http://www.grex2.com>
- Morais, S. (2013). *Le chemin de la phénoménologie*. Actes du colloque du singulier à l'universel. Hors série, Québec, CA : ARQ. <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>.
- Morais S. (à paraître 2015). *L'expérience du corps et la création artistique*. Dans Éprouver le corps. Corps appris, corps apprenant. Le sujet dans la Cité, Revue internationale de recherche biographique. Paris, FR : Paris13/UPMC.
- Morais S. (à paraître 2015). *L'expérience formative au cœur de la pratique artistique*. Préface de Bernard Honoré. Paris FR : L'harmattan.
- Petitmengin, C. (2001) *L'expérience intuitive*, Préface de Francisco Varela. Paris : L'harmattan.
- Richir, M. (2008). Communauté, société et histoire chez le dernier Merleau-Ponty. Dans Millon, *Merleau-Ponty. Phénoménologies et expériences* (pp.7-25) France, FR : Jérôme Millon.
- Vermersch, P. (2006). *L'entretien d'explicitation*. Paris, FR : ESF.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie*. Paris, FR : PUF.
- Varela, F. (1999). *L'inscription corporelle de l'esprit*. France, FR : Seuil.
- Varela, F. (1989). *Autonomie et connaissance*. France, FR : Seuil.